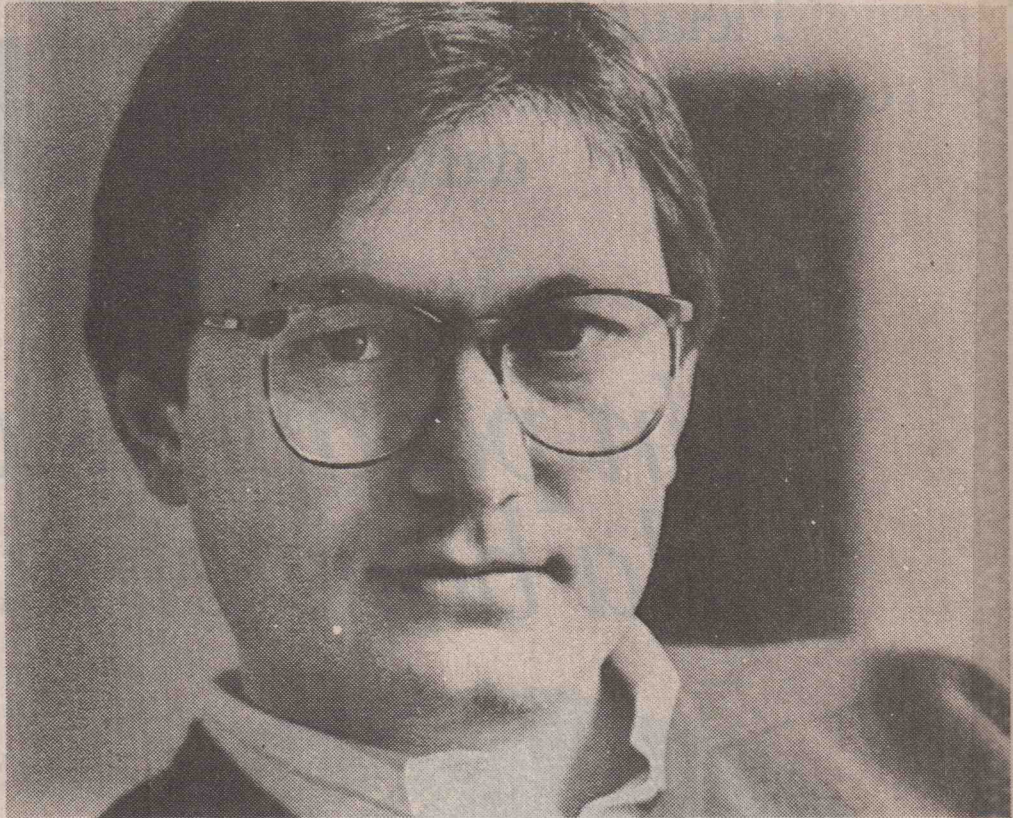


Pouchkine revu et corrigé

PAR
BRUNO
DE
CESSOLE



Besson-Pouchkine : des affinités électives.

De son vivant, Pouchkine se serait plutôt vu dans le rôle de Don Juan (auquel il dédia en 1830 une tragédie, *Le Convive de pierre*, plus inspirée de Mozart que de Molière) que dans celui du Commandeur. Et Patrick Besson ne le dément point, qui se plaît à le montrer fréquentant bordels et tripots, séduisant matrones et donzelles, dissipant au jeu l'argent qu'il n'a point, accumulant avec insouciance et gaieté dettes et épigrammes, duels et blasphèmes. Cela, sous le regard de chien fidèle et navré de Nikita Koslov, le Sganarelle ou le Leporello du Don Juan russe. Alors, pourquoi la référence au Commandeur ? C'est la mort tragique de Pouchkine, tué en duel par un godelureau (français, hélas !) que la rumeur donnait pour amant de sa femme, qui plaque sur le visage du poète le masque vengeur du Commandeur.

Pouchkine, c'est le fantôme qui hante la littérature russe et la conscience d'une société en durable délicatesse avec ses écrivains... Et c'est bien pourquoi Patrick Besson l'a pris pour héros éponyme d'un roman qu'il serait abusif de réduire à une biographie romancée ou une évocation mi-nostalgique mi-ironique de la Russie du XIX^e et de la nature pérenne du génie russe. C'est assez dire que *La Statue du Commandeur* penche moins du côté de Troyat que (par exemple...) de Thomas Mann dans *Docteur Faustus*. En d'autres termes, il est presque autant question de Patrick Besson et de sa vision personnelle de la vie d'artiste que de Pouchkine dans ce livre. A telle enseigne qu'il est malaisé — et c'est toute l'ambiguïté passionnante du roman — de distinguer entre le Pouchkine historique et celui réfracté et déformé par le regard oblique du romancier. Il est clair que des affinités électives unissaient les deux écrivains. Chez l'auteur d'*Eugène Onéguine*, Besson redécouvre des vertus qui lui

sont chères : l'impertinence, la provocation, l'indépendance, l'humour, la joie de vivre, le cynisme comme pudeur de l'idéalisme, la bonté des prétendus méchants par excès d'esprit, mais aussi le dédain de l'emphase et des « rossignols du style ».

Pourtant (que le lecteur se rassure !) Besson prend un plaisir contagieux à raconter, en remontant le cours du temps à partir de ses derniers jours, la vie tumultueuse et féconde d'Alexandre Sergueïevitch. Ses folles années de jeunesse sous le signe de Byron au lycée de Tsarskoié-Selo, son exil en Bessarabie, sa découverte du Caucase, ses premières amours, ses engagements politiques en faveur du libéralisme ; ses démêlés avec ses supérieurs à Odessa, ses rapports orageux avec sa famille dans le domaine de Mikhaïlovskoïé, ses relations avec Nicolas I^{er} et ses luttes avec la censure, son retour en grâce et sa vie nouvelle entre Moscou et Saint-Petersbourg jusqu'à son mariage avec la ravissante et superficielle Nathalie Gontcharov, qui lui donnera de grands bonheurs et sera la cause involontaire de sa mort...

Sur ce tableau de la société et de l'âme russe au XIX^e, flotte une

atmosphère d'allégresse communicative. Le lecteur est emporté et conquis par une faconde, une verve narrative, une puissance d'évocation et une vivacité d'imagination exceptionnelles. Avec un art consommé et rusé, l'auteur alterne portraits, dialogues, maximes et réflexions théoriques sans jamais tomber dans le piège du didactisme, du pédantisme et de la démonstration.

En romancier qui sait son métier, Besson soigne particulièrement les seconds rôles, notamment les domestiques de Pouchkine et de Gogol, dont les dialogues avec leurs maîtres ont une saveur qui rappelle Diderot.

Le style enfin est souple, rapide, transparent, spirituel, semé de maximes dont la drôlerie le dispute à la justesse. Si bien qu'on pardonne certaines négligences ou trivialités qui choquent dans la bouche de Russes du XIX^e siècle lesquels s'exprimaient dans un français d'une enviable pureté, et déparent un peu le livre comme des verrues sur le beau visage de Nathalie Pouchkine. Par ailleurs, il me semble que Besson a peut-être eu tort de trop insister sur le personnage de Gogol (encore que... Le portrait est un des morceaux de bravoure du livre). Sur la

fin, le roman paraît en effet « embrayer » sur un autre livre dont l'auteur des *Ames mortes* serait le héros. Mais ce ne sont là, je le répète, que des brouilles en regard de la réussite incontestable d'un roman qui concilie l'intelligence et l'imagination, le picaresque et une réflexion originale sur les bonheurs, les misères et les contraintes du créateur. A cet égard, il est significatif que, pour cerner l'énigme de la création littéraire et la place de l'écrivain dans la société, deux écrivains aussi dissemblables que B.-H. L et Patrick Besson aient simultanément choisi le détour par le XIX^e siècle et l'intercession, qui de Baudelaire, qui de Pouchkine, deux poètes en apparence fort éloignés de nous.

Comme si les prestiges de notre époque n'étaient pas assez pregnants pour susciter de plausibles « héros » ou « hérauts » de la littérature, comme si le « dernier mot », en l'espèce, ne pouvait être proféré que par une bouche d'ombre...

LA STATUE DU COMMANDEUR
DE PATRICK BESSON

Albin Michel, 98 F